Document generated on 06/03/2025 6:23 a.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La jeunesse fait école

Marion Gerbier

Number 327, Spring 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/92849ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gerbier, M. (2020). Review of [La jeunesse fait école]. *Liberté*, (327), 73–75.

Tous droits réservés © Marion Gerbier, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La jeunesse fait école

Marion Gerbier

Le poids des fourmis
Texte de David Paquet
Mise en scène de Philippe Cyr
À la salle Fred-Barry du
Théâtre Denise-Pelletier
du 19 novembre
au 7 décembre 2019

Faire la leçon
Texte de Rébecca Déraspe
Mise en scène d'Annie Ranger
Au Théâtre Aux Écuries
du 12 au 29 novembre 2019

Au rang des savoirs dominants se trouvent les projections scientifiques de divers domaines qui démontrent que la Terre connaît actuellement sa sixième extinction de masse. Des siècles de progrès technique et technologique restent pour l'instant sans solution pour sauver l'espèce humaine, même si plusieurs millions de personnes de par le monde reconnaissent et mesurent l'urgence d'agir. Et les générations futures ignorent ce à quoi ressemblera le monde dans lequel elles évolueront.

Face à ces signaux alarmants, la jeunesse d'aujourd'hui réclame son droit à la parole et à un avenir propre, et sa voix porte. Au théâtre, la fraîcheur et le courage de son discours, qui bousculent la lourdeur du statu quo et la langue de bois politique, font mouche. Nouvelle collaboration fructueuse entre l'auteur David Paquet et le metteur en scène Philippe Cyr, qui avaient réalisé ensemble *Le brasier* (2016), *Le poids des fourmis* aborde de front la question de l'utilité des savoirs à l'heure où l'humanité obtient un zéro pointé à l'examen de santé de la planète.

« As-tu déjà rêvé que tu recevais la Terre morte en cadeau ? »

L'action se déroule sur une semaine de cours, du lundi au vendredi, dans une école – lieu de formation des esprits sains et critiques, citoyens de demain. Une école toutefois particulière puisqu'elle détient une collection de « médailles de marde », en bonne dernière du palmarès national. Afin de remédier à cette mauvaise réputation et profitant d'une subvention, l'établissement organise sous l'appellation de « Semaine du futur » des élections scolaires pour déterminer les améliorations nécessaires à sa réhabilitation.

Commandée par le Théâtre Bluff, qui souhaite faire entendre le langage adolescent au théâtre, *Le poids des fourmis* illustre l'engagement très actuel de la jeunesse pour la survie planétaire et les tensions intergénérationnelles que le sujet attise. Au centre du récit, Jeanne et Olivier (Élisabeth Smith et Gabriel Szabo), la quinzaine à vif, prennent en main leur avenir en se portant candidats aux élections. Ces jeunes-là nous crient : « *Fuck you* : les fourmis sont des poids lourds ! » Mais s'ils ont l'ambition de changer radicalement les choses, ils devront avant tout s'en donner les moyens, compter sur eux-mêmes et aussi sur les autres. À leurs côtés, un duo d'acteurs adultes (Nathalie Claude et Gaétan Nadeau) incarne une panoplie de personnages rencontrés au fil de la campagne électorale, tous plus grotesques et pervertis les uns que les autres, et représentatifs de la masse stagnante.

Ce microcosme ordinaire se compose du directeur de l'école, de la foule d'élèves à laquelle nos deux protagonistes en herbe s'adressent et de quelques professeurs dans le champ, auxquels s'ajoutent entre autres une libraire saoule, une mère volontairement ignare, une mairesse vulgaire et populiste, un concierge

Dessin : Véronique Lévesque-Pelletier

étrangement polyglotte et une publicité personnifiée, plus manipulatrice et dominatrice que tous les autres réunis. Dans une mise en scène kitsch et satirique, Philippe Cyr installe ce concentré de société sur une île décorée d'accessoires de vacances et entourée d'un bain de pétrole, piscine à boules noires dans laquelle se prélassent ou s'engouffrent les personnages à tour de rôle. Un tout-inclus aux excès d'opulence destructeurs pour l'environnement, au bord de sombrer dans le néant. Avec son palmier, ses chaises longues et sa profusion de plastiques colorés, ce temple de la surconsommation devient le symbole d'une logique du profit ayant infiltré et dénaturé toute la sphère publique.

L'écriture de David Paquet accorde une voix forte à ces adolescents militants, dont le discours passionné enchaîne les courtes formules (citées ici en intertitres), percutantes et lucides. Par exemple : « Tout ce qu'on sait, c'est que le fait qu'on soit là change quelque chose. Peut-être même tout. » Ce style efficace et dynamique, aux ressorts calculés, en dit long sur la détermination de ces étudiants en lice pour révolutionner le monde. Paradoxalement, cet art de la formule se mord la queue en faisant tout autant écho aux slogans idéologiques que publicitaires qu'il abhorre. Si on se fie à ces personnages, on serait tous minimalement corrompus quand vient le temps de parler de tolérance et de divergence d'opinions.

« Croire que je peux changer le monde me donne envie d'en faire partie. »

Face à ce monde perdu et gavé de pizza, la mission de sauvetage entreprise par Jeanne et Olivier n'est certes pas gagnée d'avance. Ils ont déjà abdiqué à propos du destin de la planète, rebaptisée « globe funeste », mais il leur reste un mince espoir de réveiller l'humanité. Leur parcours initiatique va dans ce sens être marqué par des apprentissages faits « à l'école de la vie ». L'un et l'autre devront exploiter leurs faiblesses, elle sa colère et lui son anxiété, pour arriver à s'exprimer. Ils devront aussi emprunter les armes de ce qu'ils combattent pour se faire écouter : « Peut-être que pour détruire le système il faut en faire partie ? » Et admettre qu'au-delà des apparences, certaines leçons méritent d'être recyclées.

À ce chapitre, un élément capital de cette fable politico-scolaire est la mise en dialogue des générations, opposées dans leurs faits et gestes comme dans leurs idéaux, mais qui ont tout de même beaucoup à gagner en s'alliant l'une à l'autre. La figure exubérante du directeur joue à ce titre un rôle nuancé parmi les adultes de la pièce, non moins désabusés, tandis qu'il entraîne les deux jeunes dans la course aux élections. Autant, à la masse d'étudiants beuglant un indifférent « Ta gueule » quotidien, il répond bassement par des insultes de cour d'école, autant il reconnaît à Jeanne sa pugnacité et à Olivier le cadeau de l'empathie. Et là où lui-même a échoué ou ne fait plus le poids, il encourage leur jeunesse à s'affirmer.

La libraire en ébriété a elle aussi de précieux conseils

Vite ! L'inflation nous rattrape !

Chouette ! Liberté a une nouvelle maquette ! :)

Zut ! le numéro est passé à 15 $! :(

Mais pour quelques mois encore, le prix de l'abonnement reste le même… :)

Prenez part à la vie artistique et politique du Québec tout en nous aidant à tenir le cap en toute indépendance.

Tous les détails sur notre site ‹ revueliberte.ca ›.

	1 an 4 nos	2 ans 8 nos	3 ans 12 nos
En kiosque	60 $	120 $	180 $
Abonnement	45 $	85 $	120 $
Tarif étudiant	40 $	—	—

LIBERTÉ
art & politique

à donner à Olivier afin qu'il prenne confiance en lui et surmonte ses angoisses ; une figure plus convaincante en tout cas que le thérapeute spécialiste en réalité virtuelle que l'amène voir sa mère : « Changer le monde, […] ça peut être aussi simple que de donner un livre à quelqu'un. » D'ailleurs, le plus grand enseignement de ce spectacle tient dans la clé de son titre, tout droit sorti de *L'encyclopédie du savoir inutile* récupéré chez la libraire : « Savais-tu que le poids total des fourmis sur Terre dépasse celui des humains ? » L'image peut résonner de différentes manières, comme un appel à l'humilité de l'homme face aux autres espèces, ou comme le constat que, même petits, des individus peuvent faire poids collectivement. Elle recèle surtout cette sagesse voulant que nul savoir ne peut être déclassé selon une cote d'utilité, puisque la curiosité et l'émerveillement qu'il suscite sont les preuves que nous avons toujours à apprendre des autres, du monde, de la nature.

« Choisir de ne pas s'impliquer a des implications. »

Au Théâtre I.N.K. du tandem créatif Annie Ranger et Marilyn Perreault, aussi interprète dans le spectacle, la révolte gronde et menace dans les classes, à en croire le témoignage de quatre enseignants effrayés réfugiés dans une salle des professeurs aussi précaire que leurs dispositions mentales au travail. Armée pauvrement d'une boîte à crayons, de quelques bancs devant une bâche de gymnase, d'un ventilateur et d'une photocopieuse qui (pour l'instant) fonctionnent encore, l'équipe enseignante de *Faire la leçon* peine à conjuguer l'utilité de ses connaissances (qu'elles soient littéraires, scientifiques, linguistiques ou philosophiques) au futur, dans un climat de fin du monde annoncée. Nous observons jour après jour leur routine préparatoire à l'entrée en classe, qu'ils appréhendent et pour laquelle ils s'échauffent, au coude-à-coude, presque militairement.

— Écoute-les pas, tu vas mieux je trouve.

Dessin : Daniel Sylvestre

Leur milieu scolaire est le fief du « politiquement correct » dans une société sans cesse ébranlée, où tout fait controverse, où règne la désinformation, où rien n'est moins avéré et malgré tout nié que l'urgence climatique. Chargés d'éclairer les têtes pensantes de demain, ces profs sont dès lors dévalorisés dans leur vocation, muselés dans leurs enseignements et censurés dans leur savoir. Leur discipline est une matière neutralisée, mémorisée, vidée de son sens, dont on exige qu'ils bourrent les crânes sans passion. Leur plus grande crainte est qu'un élève lève la main et pose une question, ce qui les amènerait irrémédiablement sur des terrains glissants : la non-reconnaissance historique des Premiers Peuples, l'affirmation d'une identité sexuelle non binaire, les troubles dépressifs et leur issue dramatique…

« Fuck you : les fourmis sont des poids lourds ! »

Leur capacité d'expression est gravement atteinte, réduite à l'échange de banalités matinales trouées par les tabous entourant les situations épineuses qu'ils traversent, et mine leur solidarité. Chacun leur tour, dans un bref moment d'aparté dans cette grande salle commune, à l'écart des regards, ils tentent une confidence : « J'aimerais pouvoir leur dire. » Une amorce, pleine de promesses et d'aveux ravalés, toujours inachevée. Leur parole reste lettre morte.

En contrepartie de ces limitations du discours, qui appauvrissent d'autant le texte de Rébecca Déraspe, le théâtre de mouvements propre à la compagnie se charge de traduire le peu que ces éducateurs ont encore à transmettre. En dépit de l'espace qui leur est attitré, ceux-ci se confinent dans des coins, se heurtent maladroitement, incarnant avec ridicule ce corps enseignant en surchauffe et constamment plié en huit. Individuelles ou groupées, leurs manies chorégraphiques saturent leurs temps de pause de malaise et d'échec.

En regard de ce huis clos trahissant l'impuissance des adultes à équiper adéquatement les générations qui les suivent, à leur insuffler confiance en l'avenir et à admettre la bombe qu'ils leur lèguent, la scène finale recèle une improbable note d'espoir, alors que les enseignants osent sortir de leur salle barricadée pour rejoindre les élèves manifestant au dehors. Peut-être est-ce un premier pas vers la lucidité, la désobéissance civile, l'empathie qu'ils n'ont jamais osées ? « Dire non, ça allume le cœur. »